

Extrait des carnets de Paul MANIEZ PG 14446 stalag VI A

Avertissement : ce document concernant Paul MANIEZ est la propriété exclusive de ses fils. Il ne peut être copié, reproduit, dupliqué et /ou diffusé sans l'accord express et formel de Jean Paul MANIEZ (Article 9 du Code Civil sur le droit à l'image et article 226-1 du Code Pénal).

Chapitre 5: LA MINE DE FER

Le 1er décembre 1941, je fais mes adieux, ayant gros coeur de les quitter tous. Puis je dis au revoir à mon patron ainsi qu'à sa femme et ses enfants. Ils me souhaitent bon retour et me demandent de leur écrire. *PAUL KIRCHOFF*, *PASEL* par *PLETTENBERG*. C'est le poste *Alfred* qui me conduit. On prend le train à *RONKAUSEM*. A *LETMATLE*, on change de train. Et que vois-je: *DASSONVAL* le bourrelier de la 5ème B, rappelé comme moi ainsi que beaucoup d'autres. Nous arrivons à *HEMER* où nous sommes 150 qui ont travaillé dans les mines de France et qui n'en ont pas fait la déclaration. J'ai encore un petit espoir . On nous met au bloc VIII qui est vide. L'après-midi on va aux douches mais pour dormir il n'y a que des lits sans paillasse. On se couche sur la planche et malgré cela on est à peine couché qu'on est dévoré de puces. *DUGOUR* m'ayant donné une lettre de son copain *DECHAUME*, j'apprends qu'il s'est évadé et lui a déjà écrit de chez lui.

Le 3 décembre, on passe aux douches et à la désinfection. Comme je m'en étais douté, nous sommes bien roulés car nous repartons en ko pour les mines. Ils ont réussi à récupérer nos adresses en France pour nous envoyer aux mines. Pour beaucoup d'entre nous la désillusion est grande. Ce n'est pas cette fois que nous reverrons les êtres chers. Notre exil s'allonge de plus en plus et nous n'en voyons pas la fin.

Le 4 décembre 1941, nous prenons le train. Nous passons à *ALTHENA*, puis à *LETMATHE*, puis à *WERDOL*. C'est la direction de mon ancien ko. Je prends la décision d'essayer de les avertir. Je récupère un vieux journal et écris quelques lignes pour les informer de ce qui se passe. Voilà *PLETTENBERG* puis *PASEL*. Je jette le journal. Qui sait s'ils le trouveront ? Nous passons ensuite à *RONKAUSEN*, puis *FINNENTRER* et nous descendons à *MEGGEN*. A la sortie, on demande quels sont ceux qui ont déjà travaillé au fond de la mine? Ils sont peu nombreux et sont immédiatement dirigés sur un commando tout proche. Nous montons en camion et nous arrivons après environ 7kms à *KIRCHUMDEM*, au 644 où nous sommes environ 250. Là, après les formalités d'arrivée, on prend chacun un lit qui n'est pas mal car il a des ressorts. Parmi les anciens je retrouve des

gars d'Allouagne, de Marles ,et le frère de *COURDREN* de CHOCQUES. Le lendemain on se rend au magasin où on nous donne des chaussures neuves, un pantalon, une veste de toile, ainsi qu'une barrette. Le samedi soir nous sommes de nuit pour travailler à la mine. Nous prenons le train pour y aller. Arrivés à 9heures, nous nous changeons après avoir pris notre tailliette. Puis nous descendons dans une double cage qui ne contient que quatre hommes. Quand le câble s'ébranle cela fait une drôle d'impression qui s'atténue ensuite. La cage s'arrête, nous en sortons, donnons notre tailliette, puis nous nous engageons dans des galeries taillées dans le roc. Il n'y a aucun boisage. Nous arrivons à une deuxième cage qui peut contenir six hommes. Nous descendons de nouveau puis, précédé du porion, nous nous engageons dans de nouvelles galeries. Nous nous trouvons à environ 150m sous terre. Là, le porion prend nos numéros et nous affecte par quartiers. Je suis au 90. *DASSONVAL* est au 89. Notre travail consiste à pelleter le "kis" minéral dont on tire le plomb, le soufre et le fer. C'est très dur et je souffre particulièrement du manque d'air, moi qui étais habitué à travailler au grand air!

La semaine suivante, on reprend l'après-midi. On ne commence à travailler qu'à 3heures, puis c'est le briquet à 6heures et à 9heures on arrête. Les foreux disposent leurs mines et on évacue pour les faire sauter.

Le porion me met au 89. Là, il y a des pelleteuses et on a moins mal. A certains endroits nous sommes obligés de tout faire à la main car la pelleteuse ne peut avancer jusque là. Puis c'est de nouveau le soufre et le gaz dégagé par l'explosion des mines.

Nous dormons comme des loirs d'un sommeil de plomb. Nous reprenons ensuite 7jours du matin, puis 2jours de nuit. Nous avons ensuite 5jours de repos pour Noël. Avec le changement de nourriture, j'ai attrapé un furoncle qui se passe pendant mes jours de repos.

Nous apprenons que le Japon et l'Amérique sont entrés en guerre à leur tour. Voilà le monde entier face à face. Qui en sortira vainqueur? Combien de sang coulera encore? Combien de dévastations connaissons-nous encore? Et tout cela au xxème siècle! Les peuples, comme les barbares, continuent de s'entre tuer les uns les autres et cela pour des revendications territoriales. Chacun voulant s'approprier le plus gros morceau. On fait cela aussi pour des idées politiques: démocratie ou dictature, ajouté à cela le bolchevisme!

Comme si tout le monde n'était pas égaux! La vie d'un Allemand ne vaut-elle pas celle d'un Français ou d'un Anglais? Alors si chaque chef de gouvernement avait voulu y mettre de la bonne volonté, tout aurait pu s'arranger amicalement. Mais voilà un siècle dit "civilisé" qui est une suite ininterrompue de guerres: la guerre 1914-1918, la Pologne en 1920, puis le Maroc, l'Ethiopie, la guerre d'Espagne, puis

la guerre mondiale qui dépasse toutes les autres et dont les morts et les ruines dépassent déjà celle de 14-18.

A l'occasion de Noël 1941, on nous donne du chocolat, des sardines et du boeuf. Mon copain *DASSONVAL* tombe malade mais comme il a de la fièvre il ne peut aller à la visite. Le docteur ne veut pas se déranger pour aller le voir.

Nous retravaillons ensuite deux jours d'après-midi. Le matin, un Allemand est tué par une machine qui s'est renversée sur lui. Puis un Polonais a 4 doigts coupés. L'après-midi, un camarade d'un autre ko travaillant dans la même équipe que moi est blessé par un bloc qui lui tombe sur l'épaule et un autre à la cheville. Nous nous mettons à deux pour le remonter vers le poste sanitaire. Là, il sera pansé et ensuite dirigé vers l'hôpital.

Le travail devient extrêmement dangereux. A tout instant des blocs peuvent se détacher et venir nous écraser, et cela sans aucun bruit. Il faut avoir l'oeil et malgré tout, nous sommes parfois surpris.

Pour le Nouvel An 1942, nous avons 5 jours de repos. Le 31 décembre nous veillons jusqu'à 2h du matin. Il y a maintenant 19 mois que je suis prisonnier. Que nous apportera cette année 1942? Notre libération? Nul ne saurait l'affirmer car l'horizon reste chargé de sombres nuages. C'est le 3ème Nouvel An que je passe loin de chez moi: le premier en Moselle, le second en exil et enfin celui-ci. Telles sont nos pensées en cet instant. Tous espèrent que le prochain sera dans sa famille: le mari avec sa femme, les enfants avec leurs parents, chacun s'aimant plus fort et tachant de rattraper le temps perdu et sa jeunesse passée loin de la "Mère Patrie".

Pendant le mois de janvier 1942, je vais à la visite pour un furoncle dans le cou. Je prends le train pour voir un médecin français à MEGGEN. Il ouvre mon furoncle et me donne deux jours de repos, j'y retourne ensuite et il me prolonge mon repos de deux jours, ensuite je retourne au travail. Un bloc me tombe sur le doigt. Je vais me faire panser, puis le lendemain on me fait un pansement humide et je passe deux nuits sans pouvoir dormir tellement cela me tenaille. Le docteur décide alors de m'arracher l'ongle mais cela ne guérit pas très vite. Comme mon doigt continue de suppurer je ne retravaille que le 8 février 1942.

Pendant mon temps de repos notre porion est tué par un bloc de pierres à l'endroit où je travaillais. Mon copain *DASSONVAL* tombe malade à son tour: bronchite et grippe. Il est bien mal en point. Je fais ce que je peux mais personne ne vient le soigner. Après bien des réclamations le médecin se décide à venir le voir et on lui fait alors des ventouses. Ce mois de janvier on nous donne une lettre pour écrire mais pas d'étiquette à cause d'une épidémie de typhus à HEMER. Je reçois enfin deux colis du mois de décembre et des lettres.

Le contact est rétabli. Des discussions s'élèvent entre les Belges et nous à cause des envois de la Croix Rouge.

Ils voudraient qu'on partage nos colis avec eux alors que eux quand ils en reçoivent ne le font pas. Enfin tout s'arrange. Une autre histoire se produit car l'un de nous ayant refusé de porter un paquet de linge sale en revenant de travailler et aurait, paraît-il bousculé le poste. On nous demande qu'il se dénonce et comme il ne le fait pas on nous punit en retardant de 8 jours l'envoi de nos lettres, on ne nous donne pas non plus de tabac.

Au mois de février, quand je retourne travailler je ne suis plus au "kis" mais au remblai. Je suis à un tapis roulant où le travail n'est plus aussi dur, mais le gain n'est pas le même: 2,94 marks par jour. Par contre ici on peut avoir des chaussures neuves au magasin quand les nôtres sont usées pour 9 ou 10 marks. J'en achète une paire pour travailler et une paire pour la route. Ce sont même des chaussures françaises!

Nous sommes quatre ko à travailler à la mine ce qui fait environ 1.000 personnes. Un médecin français s'occupe des malades et des blessés et je vous assure qu'ils sont nombreux! Il est sous les ordres d'un médecin Allemand, aussi ne peut-il reconnaître tout le monde malade car il n'y aurait plus personne pour travailler.

Voici le mois de mars 1942. Un Français est tué à la mine, écrasé par un éboulement. Il est du ko de MEGGEN. On l'enterre à 5h de l'après-midi.

Maintenant, après le dégel, la mine est encore plus dangereuse. Nous ne mangeons plus aussi bien. On nous diminue nos parts, surtout les tartines qui deviennent de plus en plus minces. C'est presque toujours des choux. Les rutabagas font leur apparition. Comme on n'en mange pas beaucoup, ils nous les servent maintenant sans pommes de terre. On est bien obligé d'en prendre car il n'y a rien d'autre. Le soir c'est de la soupe aux choux. Nous en sommes complètement dégoûtés d'autant plus qu'ils ne sont pas de première qualité. Avec cela nous continuons à travailler, aussi le rendement baisse de plus en plus. La direction nous menace de nous rationner encore plus. Suppression de sortie, de vivres de la Croix Rouge.

La semaine de nuit, après avoir travaillé deux jours, je ne me sens pas bien. Le soir, je vais voir l'infirmier. J'ai de la fièvre. Le lendemain je ne vais pas travailler et vais voir le docteur. Il me donne deux jours. J'ai une angine et un peu de grippe. Je reste couché et ne mange pas grand chose. Au bout de 5 jours, je suis guéri mais ce n'est pas grâce aux soins qu'on nous donne. Il faut que cela se passe tout seul. Je me regarde dans une glace et je ne me reconnais plus tellement je suis amaigri. Je n'ai plus beaucoup de forces. Quelques jours sans manger et nous voilà à plat.

Entre temps, les Belges qui étaient avec nous sont partis pour DORTMOUTD. Ils sont remplacés par d'autres Français et parmi eux il y a *Léon DELOMEZ*. Il revient de Prusse

Orientale où il était dans une ferme. Je suis très content de le voir et nous parlons du pays tous les deux.

Vers la fin du mois, le temps se met au beau et les évasions commencent. Chez nous, il y en a six, deux par deux. Dans les autres ko, il y en a encore plus. On nous supprime les sorties, mais cela ne change rien car c'est en partant ou en revenant de travailler qu'ils s'évadent. Ils prennent les trains à un certain endroit, mais l'un deux, en voulant monter dans un train se fait projeter sur la voie où il a un bras écrasé. Il est conduit à l'hôpital. Là, on lui coupe le bras au-dessus du coude. Il est de "Divion". Un mois plus tard, il partira pour HEMER. De là, il regagnera la France sans doute.

Après cet accident, les évasions s'arrêtent. Soit parce que le filon est éventé, ou bien par crainte. En effet, un avis est paru nous indiquant que les évadés qui étaient repris seraient conduits dans un camp de concentration dans le nord de la Pologne et employés à des travaux très durs. Le même traitement serait appliqué à ceux qui refuseraient de travailler.

Nous voici au mois d'avril et j'apprends le bombardement de PARIS et la constitution du gouvernement LAVAL DARLAN. Je ne pense pas que cela amènera un grand changement dans notre situation. Les combats en Russie continuent. Ce sont toujours les Russes qui attaquent. Les Anglais ont effectué plusieurs tentatives de débarquement à ST NAZAIRE et BOULOGNE. Ils ont été repoussés.

Puis nous avons à déplorer la mort de GUINET, un de nos camarades natif de MONCEAU LES MINES. Il est mort d'une angine compliquée d'un abcès à la gorge. Laissé sans soins, il a été emmené à l'hôpital à la dernière extrémité. Il a une femme et un enfant, c'était notre cordonnier! Nous assistons à l'enterrement qui a lieu à 5 heures de l'après-midi. Les délégations des autres ko le prennent à l'hôpital et l'amène à notre ko. On met son cercueil sur des bancs et BLUM sonne avec sa trompette (garde à vous) puis la sonnerie aux morts. Le prêtre chante ensuite le "liberia" et le cortège s'ébranle. En tête viennent les enfants de chœur puis les sous-officiers Allemands, les soldats qui nous gardent, puis neuf grandes couronnes de fleurs offertes par les kos et des bouquets divers enfin vient le cercueil, porté par 4 camarades. Quant à nous, nous suivons derrière. Le prêtre récite le "Des Profondis". L'homme de confiance prononce un petit discours dont ces quelques réflexions: serait-il mort s'il avait été soigné en France? A l'heure qu'il est, sa femme ne se doute de rien car il lui avait écrit il y a juste 8 jours une lettre où comme nous tous il avait sans doute mis: "je vais bien, je suis en bonnes santé". En fait, nous ne disons rien sur nos lettres qui puisse inquiéter nos parents. La vie est assez dure ici pour nous sans tourmenter nos proches avec nos malheurs. L'homme de confiance termine en disant un dernier adieu à celui qui va dormir en

terre étrangère. Près de lui sont déjà un Belge et un Français morts aussi de maladie il y a un an. Cela fait quatre pour notre ko. Nous défilons ensuite devant sa tombe et avec une pelle on laisse tomber un peu de terre. On salue une dernière fois notre ami qui dormira là pour toujours.

Ce mois-ci, *Georges* est blessé au front. On lui met 2 agrafes et au bout de 5 jours il est guéri. C'est ensuite *Marius* qui a la main prise dans une poulie. Il a un grand trou dans la main et deux doigts écrasés. Il est admis à l'infirmierie où nous irons le voir le dimanche après-midi.

On nous fait de nouvelles menaces au sujet du rendement qui baisse de plus en plus: restrictions de nourriture, diminutions de gain. Mais il n'y a pas que nous. Les ouvriers qui auparavant n'auraient pas dit un mot sur la nourriture avouent qu'ils n'ont plus assez à manger. Presque plus de pommes de terre et toujours des choux et des rutabagas. Ce sont surtout ceux qui mangent à la cantine qui se plaignent le plus. Les autres, retournant tous les jours chez eux, arrivent encore à se débrouiller en faisant un peu d'élevage et de culture. La nourriture devient de plus en plus mauvaise. Les tartines de plus en plus minces. Nous réclamons. Cela s'améliore un peu. On pèse le pain. Il nous manquait 105grs.

La ration de pain pour les ouvriers du fond est de 625grs, pour ceux du soir de 475grs.

Sur cela on nous retient 50grs de farine pour la sauce. La ration de viande pour le fond est de 95grs et pour ceux du jour 75grs.

Ce 1er mai, la neige tombe à gros flocons. Les jours suivants il continue à geler. Le 1er mai tombant un vendredi, la fête est reportée au lendemain mais nous travaillons quand même car c'est pour la guerre et il n'y a pas de repos. Le 3 mai, je vais au cinéma. Il y a 5 ou 6kms pour y aller mais cela fait une sortie et on prend un peu l'air. En effet, nous sommes enfermés dans une baraque et ensuite au fond de la mine.

Un wagon de vivres de la Croix Rouge est arrivé. Il a été cambriolé. On y a pris du tabac et des vivres. La distribution nous est retardée volontairement. On nous dit qu'il n'y a rien pour aller chercher les vivres. Pour les lettres c'est la même chose, ce n'est pas la peine d'écrire avant la 2ème ou 3ème semaine du mois, car elles ne partent jamais avant. Une réunion a lieu à la mine à laquelle assistent les hommes de confiance et les interprètes. C'est toujours la même chose: baisse du rendement, nouvelles menaces, diminution de nourriture, suppression de sortie, de vivres de la Croix Rouge, de salaire. Les porions et emballeurs seront armés et à la moindre tentative de rébellion ou de bousculade ils auront le droit de nous frapper jusqu'à ce qu'on tombe par terre. Il sera procédé à un tri. Ceux qui font de la politique, ceux qui sont lents au travail, ceux qui jettent des menaces envers les

Allemands seront envoyés dans l'est, en Pologne ou en Russie. C'est un camp où seront envoyés également ceux qui s'évadent ou qui tentent de s'évader, ainsi que ceux qui refusent de travailler.

En ce début de mois nous avons aussi à déplorer un nouveau deuil. Un camarade du ko de *BAROT* est écrasé à l'usine par une machine qui se retourne sur lui. Il n'est pas tué sur le coup mais emmené à l'hôpital. Il y décède la nuit suivante. Comme à chaque décès une quête est faite pour une couronne et le surplus est envoyé chez lui.

En France, nous observons le nouveau gouvernement. C'est *LAVAL* qui, avec *DARLAN*, sont ministres. Les anciens tout comme les nouveaux, sont tout à fait pour la collaboration avec l'Allemagne.

C'est de nouveau le bombardement de PARIS et BOULOGNE. Les Anglais opèrent plusieurs tentatives de débarquement dont la principale à ST NAZAIRE. Ils sont à chaque fois repoussés. Ils envoient ensuite une note à la France lui demandant de ne pas s'opposer à l'occupation de Madagascar. Les Français répondent en prenant les armes et en rendant coup sur coup. La lutte continue, chaque morceau de terrain est âprement défendu.

La nourriture ne s'améliore pas. Pendant des journées on ne mange que des rutabagas. Le pain manque d'épaisseur. Nous réclamons. Cela fait beaucoup de discussions. Enfin on le pèse. Il manque 100 gr! il y a ensuite une petite amélioration.

A la mine, des Russes arrivent maintenant pour travailler. Aux entrées et sorties, des civils armés d'un fusil montent la garde. J'ai passé la fête de l'Ascension sans m'en apercevoir, car en Allemagne, ce n'est pas un jour férié. Le dimanche suivant nous avons travaillé. Le 19 mai, étant de nuit nous apprenons par ceux qui remontent que la veille au soir, sept d'entre nous ont été désignés pour partir dont cinq de notre poste. En rentrant on les désigne de nouveau en leur disant de se tenir prêt à partir. On se couche.

A 11heures, c'est le grand "branle-bas". Tout le monde est debout. Il nous faut partir avec le poste de l'après-midi à MEGGEN pour assister à une conférence. Puis avec stupéfaction on apprend que l'homme de confiance est désigné pour partir à la dernière minute. Les partants sont mis dans la cour puis fouillés et ne peuvent plus rentrer. Ils mangent la soupe dehors et touchent une boule de pain. Parmi ceux qui partent il y a *HUPLIER* dont le seul mal qu'il ait pu faire aura été de réclamer pour le pain. *DUPE Louis*, lui, c'est pour une réclamation au sujet des lettres. *TIENART* a refusé de retirer les mains de ses poches. *LUCAS* a osé parler pendant la descente à la mine alors qu'un ingénieur lui demandait de se taire. Il avait déjà été enfermé au ko de discipline. Ces derniers jours il s'était fait couper les cheveux à ras en laissant une touffe en plein milieu de la tête. *SERIN* s'est évadé deux fois.

DRAPIER travaille lentement et est toujours malade. *DRAPIER* a été mis deux heures dans la cour. (S'il y en a un qui ne l'a pas volé c'est bien lui : il a dénoncé un camarade de *BAROT* en disant qu'il l'empêchait de travailler. Celui-ci a été envoyé à *HEMER* pour passer le conseil de guerre comme meneur). *LEBRUN*, homme de confiance, je ne sais pas pourquoi.

A 1 heure on se rassemble à *MEGGEN* devant le ko. Le poste du matin est remonté à 11 heures. Tous les kos de la mine sont là. On nous aligne. Ceux qui partent sont mis à part, devant nous. Je m'aperçois que c'est une mise en scène. Les sentinelles, baïonnette au canon, nous entourent. On nous annonce que le colonel commandant le stalag d'*HEMER* doit venir. Le voilà qui arrive effectivement. On nous fait mettre au garde à vous et tête gauche puis il commence son discours. La nation Allemande n'a pas de haine contre nous mais dans la situation de guerre qu'elle poursuivra jusqu'au bout, elle ne tolérera pas que les prisonniers de guerre refusent le travail ou fassent preuve de mauvaise volonté. Elle n'acceptera pas les fainéants, les paresseux, et tous ceux qui saboteront le travail. Tous, pour cela, seront passibles du conseil de guerre. Par contre, tout bon rendement amènera des améliorations de captivité, abrègera la fin de la guerre et nous rendra plus vite à nos familles et en bonne santé.

Enfin, il nous montre l'exemple que nous avons sous les yeux: nos 23 camarades qui s'en vont dans un camp de discipline, puis c'est la dislocation. Ceux qui s'en vont montent dans le train. On saura peut être plus tard où ils sont allés.

Cette nuit, un camarade *DELATTRE* a été blessé par un coup de câble sous le menton. Il est remonté sur une civière et emmené à l'hôpital. Cette semaine, étant de nuit, et pour ne pas travailler dans la nuit de samedi à dimanche, on refait un poste le samedi après-midi.

Aujourd'hui, c'est la fête de la Pentecôte et le lendemain lundi on ne travaille pas. Nous n'avons pas le droit de sortir pour nous promener. Je ne sais pour quelle raison. Cela ne nous dérange pas beaucoup car ce matin il fait du très mauvais temps. Il pleut sans arrêt.

Ce matin nous avons eu l'élection d'un nouvel homme de confiance pour remplacer celui qui est parti. Au premier tour *DOUBLET* vient en tête avec 50 voix puis *RUELLE*, *BARBOTIN*, *THAVANOUX*, *CHRISTIAN*, et enfin les autres. Comme il faut 93 voix pour être élu il y a ballottage. Au second tour c'est *DOUBLET* qui est élu avec 106 voix. C'était lui qui, entre nous tous, nous donnait l'impression d'être celui qu'il nous fallait pour nous représenter et nous défendre. Maintenant nous le verrons à l'oeuvre. Ce soir nous avons théâtre, organisé par la troupe des "P'tits Quinquins".

Cette semaine au cours de notre travail, nous entendons crier. Nous accourrons. C'est un Allemand qui a le pied pris sous un énorme bloc. Nous cherchons du renfort, mais

même à dix, avec des pinces et des bois, nous n'arrivons pas à le dégager. Il faudra une heure d'efforts pour le retirer de là en découpant la pierre autour de son pied.

Arrivent maintenant des Russes pour travailler. Chaque jour on en amène des nouveaux. Ils sont maintenant 300. Ce sont des prisonniers civils de l'Ukraine. Il y a parmi eux des jeunes de 15ans et d'autres de plus de 50ans. L'un d'eux a travaillé quelques jours avec nous. Il ne nous a pas vanté le régime communiste. Il est resté caché deux mois dans une cave pour ne pas être emmené par le commissaire quand les Soviets ont évacué. Mais ce sont les Allemands qui l'ont pris. Il dit qu'il n'y avait plus rien à manger. Son père est depuis 5ans dans un camp de concentration en Sibérie pour ne pas être partisan du régime. Depuis, il n'a reçu que deux lettres. Avec l'arrivée des Russes, les Polonais qui travaillaient au fond sont partis pour une autre destination.

Nous voici au mois de juin 1942. Le soleil a commencé à briller avec toute son ardeur, aussi fait-il très chaud pour dormir. On ne s'endort que très tard. Cette semaine étant du poste du matin, il faut se lever à 4heures, justement à l'heure où il ferait bon dormir. Par ce beau temps, les alertes sont nombreuses, jusqu'à deux par jour.

Le 3 juin vers midi, nous sommes occupés à remplir une termitière de "kiss" de façon à pouvoir installer un tapis roulant dessus. Nous sommes 5: 3 Allemands, 1 Russe et moi. Deux Allemands travaillent dans une montée de 25°, occupés à faire descendre des blocs. Cet endroit est très dangereux. Il a du être ébranlé par les 11 coups de mines que nous avons pour faire sauter les blocs que nous ne parvenions pas à bouger. Tout à coup, un fracas formidable retentit: la paroi s'écroule. Je crois entendre un cri, mais je n'en suis pas certain. Nous nous précipitons vers le lieu de l'accident, à environ quinze mètres de nous. Un Allemand est sain et sauf. Il ne travaillait pas à ce moment là. Nous n'apercevons pas l'autre, puis nous voyons sa tête qui dépasse des blocs. Il est écrasé sur place. Je cours chercher du secours. J'appelle les autres qui travaillent plus loin. Je prévient les chefs de quartier qui préviennent le sanitaire. Je remonte ensuite pour aider à le dégager. Par moment nous sommes obligés de nous écarter car des blocs continuent de tomber. Enfin il est dégagé! Il n'est pas mort car il se met à se plaindre. Le sanitaire lui met des pansements comme il peut car son corps est horrible à voir. Ce n'est qu'une plaie. Il a cinq trous à la tête, les deux bras cassés à deux endroits, une épaule fracturée, le bout d'un pied enlevé, une jambe cassée à deux endroits dans le mollet, l'autre cuisse paraît brisée elle aussi, sans compter les coups qu'il a sur lui. Je ne comprends pas comment il peut encore vivre. On le remonte mais il mourra 5 heures plus tard à l'hôpital. D'avoir vu cet accident, je suis tout retourné et pense que j'aurais pu me trouver là à travailler aussi. Le lendemain une enquête est faite sur les lieux afin de savoir

comment cela est arrivé, mais ce jour là, rien ne pouvait laisser prévoir l'accident. Parfois, de petits morceaux commencent à tomber, et c'est le signe avant coureur de l'éboulement. Cette fois là, ce n'était pas le cas, et on a tous été surpris.

La semaine du 7 au 14 juin, travail de nuit. De nouveaux Russes sont arrivés. On en met un dans notre équipe. Le dernier jour se produit un nouvel éboulement pendant le "briquet". Heureusement, personne ne travaillait à ce moment là. C'était au même endroit, là où l'Allemand avait été tué.

Le dimanche, une représentation de théâtre a lieu. Une quête est faite au profit des six familles de prisonniers qui sont morts. Un concours a également lieu. Il s'agissait de deviner dans le drame qui avait tué "DUBOIS". Nous avions à choisir entre 5 personnages: le domestique, la fouine, le balafré, le tatoué, le commissaire. Puis, pour départager les concurrents, il restait à indiquer le nombre de réponses exactes. Cela a rapporté la somme de 30.011. Les gagnants n'ont pas accepté leur prix. Ils l'ont donné pour les familles.

Le ko de MONC vient d'être supprimé. Les prisonniers sont répartis entre MEGGEN et ici. *Raymond FRIPP* est arrivé ici. Ce sont de nouveaux Russes qui sont mis à leur place.

Un jour, au cours de notre travail, je vois *Léon* lever la tête. Ce sont de petits morceaux de pierre qui tombent. Au même instant le toit s'effondre. Nous faisons un bon de coté. Si nous avions hésité une seule seconde, nous étions pris en dessous.

Cette semaine, vendredi, nous avons pu assister à une séance de music-hall, à 5 heures, donnée par des artistes Français, délégués par le gouvernement. Cette soirée est très réussie et les chanteurs, danseuses, clowns, et musiciens ont été salués par de nombreux applaudissements. Pour terminer le spectacle, le présentateur nous dit "au-revoir", non pas un au-revoir dans un an, mais à très bientôt. Cela nous a fait quand même quelque chose de voir des Français autrement que sous un uniforme de prisonniers.

A la fin du mois de juin a lieu une nouvelle diminution de pain. On ne touche plus que 7 tartines à la place de 8.

Voici le mois de juillet 1942. Nous apprenons que *LAVAL* a demandé des travailleurs Français volontaires pour travailler en Allemagne, et que, en vertu d'un accord signé avec *HITLER*, des prisonniers seraient libérés. Je ne sais dans quelle mesure? Nous apprenons aussi les succès Allemands en Afrique où *TOBROUK* encerclée depuis longtemps a capitulé. Il y a aussi une percée Allemande vers la frontière Egyptienne. En Russie, *SEBASTOPOL* assiégée depuis longtemps, a été prise également. Dans tous les villages, les cloches des églises ont été descendues des clochers pour en faire sans doute des canons.

Je change maintenant de travail: je vais au "kiss", pendant environ une dizaine de jours, puis de nouveau je retourne au remblai. Début juillet un de notre ko meurt à l'hôpital des suites d'une maladie. J'assiste à l'enterrement qui a lieu à 5heures de l'après-midi. Le dimanche suivant nous irons à une messe pour le repos de son âme. Nous ne sommes que 16 à y aller sur 240. L'organiste Allemand, à la sortie, nous dit que c'est minable de voir aussi peu de camaraderie envers un Français qui a été enterré il n'y a que 8jours!

Samedi soir vers 11heures, on me réveille pour m'apprendre que mon camarade *Raymond FRIPP* est blessé et se trouve à l'hôpital. Dimanche après midi, je vais le voir. Il a eu un coup de pince dans la mâchoire alors qu'il était occupé à décrotter. Ils a des dents cassées et a perdu beaucoup de sang par une oreille.

Lundi 20 juillet survient un nouvel accident. Un wagon dans une dexendrie se détache et vient en bas écraser 2 Français et un Allemand. Dans la nuit, le Français meurt.

Jeudi 23 juillet un Français tombe de 35 mètres dans une termisse. Il a la peau du dos enlevée et le front et la tête ouverts ainsi qu'un oeil abîmé. Au début il est dans le coma puis va se remettre rapidement. Je continue mes visites le dimanche pour voir *FRIPP*. Au bout d'un mois il part pour HEMER.

Une nuit, étant au travail à faire descendre de la terre dans une termisse, je glisse et un clou s'enfonce dans mon bras. Le lendemain je vais au docteur. Il me donne deux jours. J'y retourne car mon bras me fait encore mal. Le docteur n'accepte pas de prolonger mon arrêt.

Un après midi, nous échappons de justesse à un éboulement. Depuis longtemps cet endroit était dangereux. Le "kiss" faisait une route mais était décollé de partout et simplement maintenu par quelques bois. A chaque fois qu'un bois cassait on le remplaçait. Un autre jour alors que nous sommes cinq occupées à changer un wagon de direction, un léger craquement se fait entendre et tout s'effondre. Nous bondissons au loin. Le lendemain même chose, cette fois, c'est la paroi. Nous n'avons que le temps de nous jeter de côté. Le 23 août, qui est un dimanche, je travaille d'après midi et le lundi je suis du matin. Le 25 je vais à la visite car j'ai un abcès à la cuisse et je ne peux plus marcher. Je reste au lit deux jours. Je recommence à travailler le 31 août.

Entre temps, pressé par *STALINE* d'établir un nouveau front, *CHURCHILL* tente un débarquement à DIEPPE qui échoue. Depuis le 15 août nous mangeons des pommes de terre nouvelles mais aussi des nouveaux rutabagas. En ce moment il fait très chaud aussi les insectes (puces) se développent rapidement et grouillent dans la baraque. J'ai commencé la lutte. J'ai brûlé ma paillasse et lavé les couvertures. Comme ce sont des lits métalliques, ce n'est pas plus mal. Moi je couche en haut, mais ceux qui couchent en bas sont littéralement dévorés.

Pour se déplacer dans la chambre, on remonte les pantalons jusqu'aux genoux tellement cela nous saute de partout. Dimanche prochain on doit désinfecter. Je ne sais pas ce que cela va donner. La désinfection a lieu alors que nous sommes de nuit. On nous fait lever à midi puis le grand branle-bas commence. On déplace les lits, on lave puis on projette un liquide. On vide les paillasses et on les remplit. Résultat néant: les puces sont encore aussi nombreuses qu'avant.

Le dimanche on va à l'hôpital rendre visite à un camarade blessé. Le lundi je travaille d'après midi avec difficulté car j'ai un furoncle sous le bras. Le 8 septembre je vais à la visite et je suis reconnu "inapte au travail". Le samedi le docteur m'ouvre le furoncle. En même temps j'ai mal à l'estomac et je ne peux plus manger. Je prends une purge et je vais mieux. Je reprends le travail le 17.

Le 14, un nouvel accident survient au 3ème quartier de la mine. Un Allemand et un Russe sont tués, un Français gravement blessé. Je travaille deux jours, puis de nouveau je vais consulter le docteur. Il me perce un nouveau furoncle et me donne trois jours d'arrêt, puis je retourne travailler au remblai. Je passe trois jours avec un Allemand pour boiser. Je retourne ensuite au remblai où j'ai trois Russes sous mes ordres.

Le dimanche 4 octobre 1942, on procède à une nouvelle désinfection avec du soufre. Nous passons toute la journée dehors. Quelle triste nuit nous passons à respirer cette odeur. Cela n'aura pas servi à grand chose car on ramène des puces des douches. Pour que cela soit efficace, il aurait fallu désinfecter tout en même temps.

Aujourd'hui 11 octobre, je suis allé à la messe et ce soir nous avons théâtre.

Au mois de novembre, un incident causé par un Russe s'est produit à la mine. Avant la remontée, un dimanche matin il a mis le feu à des bois. Aussi, le lundi matin en arrivant au travail, une vingtaine d'ouvriers ont été intoxiqués par le gaz dégagé par l'incendie. Les ouvriers de trois quartiers ont du remonter, impossible de travailler! Comme j'étais d'après midi, je n'ai pas travaillé. Nous sommes retournés à pied. Et c'est ce jour là que nous avons rencontré les premiers travailleurs Français venus pour la relève. Ils travaillent au chemin de fer.

L'attaque de Madagascar a eu lieu après plusieurs jours de résistance. Nos troupes ont été obligées de cesser le combat. De nouveaux Français prisonniers sont arrivés pour renforcer les ko pour la mine, ici, environ une quarantaine.

Le 8 décembre 1942 a été pour moi un jour où je l'ai encore échappé belle. L'endroit était dangereux, je travaillait malgré cela. Puis, à un certain moment, je quitte cet endroit pour me mettre à l'abri. Quelque chose me poussait à partir. Quelques minutes s'écoulaient, puis dans un fracas formidable, c'est l'écroulement sur plus de 20 mètres de haut.

En France les événements se précipitent. C'est l'attaque de l'Afrique du nord qui, avec *DARLAN* à la tête de nombreux généraux et officiers, se rallie à la cause Anglaise. Du coup, *HITLER* et *MUSSOLINI* occupent le reste de la France sauf TOULON. Ensuite TOULON est occupée et c'est la démobilisation de l'armée, l'armistice, et la création d'un nouveau front en Tunisie.

Voici à nouveau Noël, la veille nous avons du théâtre, le lendemain je peux assister à la messe à MEGGEN. Et l'après midi, une séance de théâtre à lieu à ALTERHBAUNDEM. Elle est donnée par les ko et dure de 3heures à 9heures. Nous avons eu 4jours de repos. Puis voici le Nouvel An où on a un jour de repos. C'est la quatrième fois que nous passons la Nouvelle Année loin de chez nous. Cette Nouvelle Année que nous apportera-t-elle? La joie de voir se terminer notre captivité et de se retrouver tous dans nos familles? Devons nous encore envisager de nombreux jours de séparation? Seul l'avenir nous le confirmera. Aussi je termine ce cahier en espérant que pour le prochain Noël nous auront oublié toutes nos misères actuelles.